

Lectures du silence (Brueghel, Titien, Ingres, Sisley)

Roland Bourneuf

Volume 21, numéro 2 (122), mars–avril 1979

Littérature et peinture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60146ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourneuf, R. (1979). Lectures du silence (Brueghel, Titien, Ingres, Sisley). *Liberté*, 21(2), 28–31.

Lectures du silence ***(Brueghel, Titien, Ingres, Sisley)***

ROLAND BOURNEUF

« Chasseurs dans la neige »

De la nuit à la lumière devant une autre nuit, du silence à d'autres silences, par le jeu des arbres en degrés. Ce n'est plus le Brueghel qui taille une masse humaine sommaire, qui entasse hideurs et puanteurs, béquilles, trognes et moignons. Cette humanité à peine équarrie est repoussée vers l'arrière-plan où elle se mue en taches noires, dansantes, détachées et puériles comme les silhouettes préhistoriques d'Afrique australe, ou en idéogrammes précis et indéchiffrables d'un Michaux saisi par la mescaline. Une sorte de rayonnement emporte les formes, les géométrise au point de parfois les abstraire dans le halo qui cerne le corbeau sur la haute branche ou le suspend en l'air, comme épinglé sur le vide, par la double délivrance de l'opacité et de la pesanteur.

Derrière leurs grands lévriers, les chasseurs ont déjà vu l'obscurité qu'ils portent avec eux, en eux, mêlée aux odeurs de la forêt, à une fatigue, une torpeur, un vertige qui les cour-

bent, involontaires messagers de la nuit et ses propagateurs, alors que le jour est encore dans la vallée. Après l'aventure, l'exaltation du froid, de la neige, de la poursuite, sourd en leur corps la promesse du foyer déjà concrète dans le feu qui rassemble quelques villageois devant les granges. Et les montagnes inattendues anéantissent le tumulte, le grouillement de l'immédiat, elles diffusent un silence où il fait bon se glisser.

L'espace distille le temps. Il unit au passé intimement ébloui et au présent allégé un futur de terre promise.

« Vénus »

Entre la « Vénus d'Urbino » et la « Vénus à l'organiste », la peinture de Titien a mûri comme le fait un fruit. Non pas seulement parce que de jeune fille Vénus est devenue femme qui voit approcher la quarantaine. Il est curieux d'ailleurs que dans les quatre ou cinq versions « au musicien », celui-ci rajeunisse quand la femme est montrée plus vieille, la somme de leurs âges demeurant ainsi la même.

La Vénus d'Urbino est seule, et sa solitude lui suffit. Gardée par les servantes qui préparent les robes de lourd satin chamarré, par le rideau qui tombe d'un bloc, et défendue surtout par ses yeux à peine globuleux qui disent peut-être la froideur, ou seulement une distraction légèrement dédaigneuse, les yeux de la femme sûre de ses pouvoirs et qui veut en disposer librement. Elle trouble plus sûrement car chaque spectateur, trompé par l'illusion de la proximité et de la solitude de Vénus, peut se croire son premier et seul amant. Les autres sont sous le regard des hommes. Alors que l'une d'elles, puérile et bouclée, badine avec un petit chien, les yeux du musicien vont droit au sexe, sans retenue, sans faux-fuyant, mais ceux de l'autre organiste, l'adolescent vaguement mauresque, enveloppent le visage et les seins avec l'expression paradoxale du désir respectueux.

Son regard, à elle, ne s'adresse ni au spectateur, comme la Vénus d'Urbino — bien qu'un peu biaisé, un peu à côté — ni à un objet de l'espace matériel du tableau : il se perd, Vénus semble déjà inaccessible à ce que lui souffle l'Amour

ailé, comme si elle ne dépendait plus vraiment de ce qui l'environne. Peut-être cependant a-t-elle ressenti le besoin plus vif de la parure : un pendentif, mais il est une mince ligne ; des bracelets, mais ils sont de perles fines. Une perle encore souligne l'oreille comme dans la première Vénus, mais la natte dénouée glissant sur l'épaule a été remplacée par la chevelure strictement contenue. Là, une ligne du corps parfaitement reposé au matin, le galbe soutenu par l'élasticité du muscle, ici, une chair dans son épanouissement ultime, mais qui s'alourdit imperceptiblement. La fermeté immanente de la Vénus d'Urbino pouvait se permettre le laisser-aller comme une grâce supplémentaire ; la discipline nécessaire chez la femme au musicien, et qui devient peut-être déjà détachement, assure l'équilibre de la volupté et de la maîtrise. Le fruit gorgé donne tout son suc. Au-delà de ce point, il blettit.

La journée aussi a vieilli. Du ciel d'aube où se découpent les palmes, elle a tourné vers le soir qui sécrète l'ombre au creux des bosquets, alors qu'un peu d'outremer pur raye encore les lointains, plus beaux d'être contemplés d'une riche alcôve. Mais le peintre a évité la tentation de l'allégorie trop facile par un sensible décalage : l'heure est en retard ou en avance sur « l'âge de la vie ».

Dans cette dernière Vénus au musicien, le paysage naturel a remplacé le jardin à la française, le hasard des bosquets et des montagnes a gagné sur la concertation des perspectives, des statues et des vasques, et une sorte d'estompe envahit les contours. Titien rassemble ce qu'il aime, les éléments d'un bonheur : l'extraordinaire profondeur des velours, bleu nuit ou écarlates, les franges torsadées et les brocarts, et aussi le ciel, les arbres, les montagnes, un instrument de musique, autour d'un corps de femme. Une douceur montante, une peinture brunie, patinée, d'une rutilance sourde : du vieil or.

« Le songe d'Ossian »

Parmi les ténèbres universelles, une caverne aux parois de nuit, une étrange cellule luminescente où la lumière semble résonner comme une insaisissable musique dans le vide sonore. Quelques visages naissent, un bras se lève, le poing

fermé, des armures, des casques. Une jeune femme nue est assise de côté, tout le corps légèrement tendu en arc par le bras appuyé à la verticale sur une branche qu'elle tient plantée. La taille est mince, les seins fermes, comme le ventre et les cuisses repliées, la tête calme sous les cheveux relevés. En face d'elle, de profil, un guerrier derrière son bouclier rond, occultant la source de lumière, abaisse la lance noire. Un autre couple est visible à l'arrière-plan : une autre jeune femme nue, la hanche en avant, tient nonchalamment l'épaule d'un guerrier en armes. Ces personnages sont réunis autour d'un feu virtuel dont ils ne gardent que des reflets, comme une phosphorescence froide, lunaire. Ils ont vécu, ils sont devenus les ombres décolorées des limbes. Ou peut-être, créatures engendrées par la poésie, ils attendent d'exister. La cérémonie est commencée, enchaînant les signes d'un rituel dont la signification est perdue. Ils essayent de retrouver ce sens, répétant au ralenti les gestes de l'attente sans fin.

« Louveciennes, le chemin de Sèvres »

Marcher à pas lents, mesurés à ces arbres légèrement guindés, candélabres mauves qui accompagnent la route avec une solennité d'outre-siècle. Pas un peu alourdis par des images fraîches et chaudes, du soleil, de la flânerie même d'un dimanche, sous le ciel au bleu déjà dilué d'une pointe d'acide. Le regard familier a sauté les clôtures, effleuré les jardinets où râtaux et serpes dorment dans les pavillons aux ardoises. Il suit la route qui descend vers la ville que l'on n'atteindra pas, que l'on ne veut pas atteindre, qui bourdonne, plus bas, sans rompre la lenteur de l'espace. Les grands ormes, un peu hautains mais sans arrogance, au-dessus du mur continu, marquent la distance d'un autre monde, celui du château dans son parc. Sans doute est-il maintenant laissé aux ronces, aux orties ; les volets sont clos, les mousses envahissent l'escalier, les lichens fleurissent les balustrades et l'écusson au-dessus de la porte. Mais il a bruissé autrefois, résonné de la vaisselle que l'on range, des bûches que l'on fend, les enfants se sont appelés dans les fourrés. Doucement accumulé, le silence demande maintenant que l'on se taise et que l'on se souvienne.